

Texte A

Il avançait à pas prudents, mesurés. Veillant à ne pas faire le moindre bruit – tout se répercutait à l’infini entre ces sombres corridors. A plusieurs reprises, il avait entendu l’écho de lourdes bottes heurtant le sol à une cadence vive, précipitée. Des éclats de voix, alternant entre le français et l’allemand, s’entremêlant, se couvrant. Mais jamais rien n’apparaissait dans le faisceau lumineux : sa lampe torche était dérisoire face aux esprits qui habitaient ce lieu, face à la noirceur omniprésente et étouffante. Seuls les éclats métalliques, renvoyés par les charpentes affaissées lui répondaient, augmentant sans mal cette impression oppressante, claustrophobe.

Jamais il n’envisagea de prendre ses jambes à son cou, de rebrousser chemin pour préserver sa santé mentale. Au contraire : il était happé, comme hypnotisé par les ombres mouvantes qui jamais ne le lâchaient. Peu à peu, les graffitis qui ornaient les murs s’effacèrent. La peur l’envahissait, lui serrant la gorge et le poussant à bouger, à bondir de cachette en cachette alors que des cris d’horreur pure et de douleur l’encerclaient. Une alarme assourdissante résonnait, des lumières rouges clignotaient – danger. Il sentit la Mort le frôler : ils étaient perdus, ses compagnons d’arme et lui, c’était...

Le sol friable sous ses pieds le ramena au présent. Il eut tout juste le temps de se reculer, échappant de peu à une chute qui lui aurait été fatale. Un goût de sang dans la bouche, hébété, son esprit était figé sur une idée fixe : pourquoi la guerre ?

Texte B

Les racines coulaient, s’entremêlaient, puisant dans les terres leurs précieux nutriments.

Lenteur démesurée, assurance de persister.

Si des arbres étaient tombés, ce n’était pas en vain : ils servaient à présent de base pour de touffus tapis de mousse. Ici et là, des débris rouillés, disséminés, simples reflets. Vestiges d’un temps passé qui ne les affectait plus, annonciateurs d’un futur à venir, curieux à n’en point douter.

Ceux qui étaient encore debout cohabitaient sans problème : pour ne pas se toucher, ils envahissaient l’espace, se frayant entre la pierre froide et usée, s’aidant des fenêtres pour s’élever plus haut encore, vers le ciel. S’appuyant sur les escaliers presque écroulés pour progresser encore, malgré leurs blessures, les troncs où l’écorce avait sauté, remplacée par des corps emprunts de violence qui n’avaient rien de naturel.

Des morts reposaient ici, mais ils n’étaient pas étrangers à la luxuriance du lieu, à la verdoyance du feuillage.

Tout passe, et la Nature grandit.

Logane, le 18 octobre 2019